



**HAL**  
open science

# Plaidoyer pour l'indépendance de l'Algérie : De Gaulle, Feraoun et Kaddache à l'Élysée

Mehenni Akbal

► **To cite this version:**

Mehenni Akbal. Plaidoyer pour l'indépendance de l'Algérie : De Gaulle, Feraoun et Kaddache à l'Élysée. 2023. hal-04368276

**HAL Id: hal-04368276**

**<https://hal.science/hal-04368276>**

Preprint submitted on 31 Dec 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **Plaidoyer pour l'indépendance de l'Algérie : De Gaulle, Feraoun et Kaddache à l'Élysée**

**Mehenni AKBAL,**  
Professeur à l'université d'Alger 2 (campus de Bouzaréah).

### **Résumé**

Dans un style littéraire, ce texte rend compte d'une rencontre, à l'Élysée, en décembre 1958, entre le général Charles de Gaulle, Mouloud Feraoun et Mahfoud Kaddache. Cette rencontre eut lieu à l'instigation de Germaine Tillion et fut concoctée par Geneviève de Gaulle. Charles de Gaulle y avait pris ses fonctions en tant que dernier président du Conseil de la IV<sup>e</sup> République avant de devenir président de la V<sup>e</sup> République. Mouloud Feraoun, dont la notoriété était déjà établie, et Mahfoud Kaddache, président des Scouts musulmans algériens, plaidèrent pour l'indépendance de l'Algérie.

### **Mots clés**

Algérie, Guerre de libération nationale, Général Charles de Gaulle, Mouloud Feraoun, Mahfoud Kaddache.

En décembre 1958, l'Algérie était depuis quatre ans le théâtre d'une guerre déchirante et meurtrière. Dans les rues des villes, les pavés gardaient la mémoire des pas pressés, des espoirs brûlants. Les ruelles des villages, étroites et sinueuses, murmuraient les secrets des âmes en quête de sens. Les montagnes, majestueuses sentinelles, élevaient leurs sommets vers le ciel, portant les rêves des audacieux. Les plaines, vastes et infinies, vibraient au rythme des cœurs battants, cherchant à s'épanouir. Et dans les hameaux, modestes et chaleureux, les voix se mêlaient, tissant un fil invisible de résistance et d'espoir. Ces cris, ces appels à la liberté, étaient comme des étoiles dans la nuit, guidant les âmes vers un avenir meilleur. Ils résonnaient dans chaque souffle, chaque regard, chaque geste. Car la liberté n'était pas seulement un mot, mais une force puissante, un feu sacré qui brûlait dans le cœur de chacun. Et ainsi, dans ces lieux divers et pourtant si semblables, les aspirations se croisaient, se mélangeaient, se renforçaient. Les cris devenaient chants, les larmes se transformaient en rivières de courage. Et même lorsque l'obscurité menaçait de tout engloutir, ces voix persistaient, insufflant la vie, la résilience, l'espoir. Car la liberté était plus qu'un droit, plus qu'une idée abstraite. Elle était la pulsation même de l'humanité, le souffle qui animait ces vies. Et dans ces moments où tout semblait perdu, où les chaînes semblaient indéfectibles, ces cris étaient la promesse d'un avenir où les ailes déployées les porteraient vers des horizons infinis. Dans les rues, les ruelles, les montagnes, les plaines et les hameaux, il y avait les Algériens, les vrais héros de cette tragédie.

Décembre 1958 était un carrefour d'histoires, un nœud gordien d'aspirations et de désespoirs. Les journaux, les radios, les cafés bruissaient des nouvelles, des rumeurs, des espoirs fous. Les familles se déchiraient, les amis se trahissaient, les amoureux se séparaient. Les rues étaient des labyrinthes où chacun cherchait sa voie, son salut.

En décembre 1958, les vents de l'Histoire soufflaient fort, emportant avec eux les espoirs et les peurs d'une nation en ébullition. Dans les rues des villes d'Algérie, la tension était palpable. Les colons français se cramponnaient à leurs privilèges. Leurs villas blanches, nichées dans les collines et aux abords de la mer, semblaient défier le temps et les aspirations d'indépendance. Ils se battaient pour leur vision d'un empire qui s'effritait, pour « leur » Algérie qui leur

échappait. Leurs voix, puissantes et autoritaires, résonnaient dans les couloirs du pouvoir. Ils étaient les gardiens d'un passé révolu, les sentinelles d'une France qui se débattait dans les sables mouvants de l'Histoire. Et puis, il y avait les Algériens ordinaires, les anonymes qui avaient tout à perdre. Les moudjahidine, installés dans les montagnes, menaient une guérilla acharnée contre le colonisateur. Les moudjahidine, les maquisards, les anonymes qui luttèrent pour leur terre, pour leur dignité avaient la rage au cœur, la soif de justice. Leurs chants résonnaient dans les gorges des montagnes, leurs fusils crépitaient dans les nuits sans lune. Ils étaient les étoiles de la résistance, les sentinelles d'une aube nouvelle. Leurs visages étaient burinés par le soleil, leurs mains calleuses par le maniement des armes. Ils se battaient pour leur terre, pour leur honneur bafoué. Leurs chants, mélodies ancestrales mêlées à la rage du présent, résonnaient dans les gorges des vallées et dans les plaines étendues. Ils étaient les étoiles de la résistance, les héros méconnus d'une épopée en marche. Dans les couloirs feutrés des palais parisiens, les politiciens s'agitaient comme des marionnettes, tissant des tractations et des alliances dans l'ombre.

Nous sommes en décembre 1958. Le vent dans les rues de Paris dansait avec une grâce insouciant, comme s'il avait lui-même été touché par la magie des fêtes. Les lumières scintillantes des vitrines semblaient chuchoter des secrets aux passants, et les pavés humides gardaient en mémoire les pas de ceux qui avaient marché ici avant. Ce mois de décembre à Paris était un paradoxe. Les jours étaient doux, presque caressants, mais les nuits se déchaînaient. Des orages violents éclataient, et les rafales de vent atteignaient des sommets insoupçonnés, comme si la ville elle-même cherchait à exprimer sa passion contenue.

Mouloud Feraoun avait 45 ans, et Mahfoud Kaddache, 37, deux âmes venues d'Alger, se cherchaient dans cette ville labyrinthique. Leurs destins s'étaient entrelacés par une mission mystérieuse, un fil invisible qui les guidait vers une rencontre improbable.

Dans les replis de son âme, Mouloud Feraoun, l'enfant des montagnes de Kabylie, avait laissé derrière lui les rues d'Alger, où il avait été nommé directeur de l'école Nador de Clos-Salembier un an plus tôt. Le froid mordant de sa Kabylie natale s'était inscrit dans ses souvenirs, sculptant son être au fil des hivers rugueux. La mélancolie des cimes enneigées habitait son cœur, une symphonie silencieuse gravée dans chaque fibre de son être. Mais Paris était un tout autre monde. La Ville Lumière, avec ses rues pavées et ses lumières scintillantes, dansait une valse enivrante. À chaque coin de rue, un secret se dissimulait, murmurant quelque chose à l'oreille de l'écrivain et enseignant. Dans les couloirs et les bureaux du 27 rue Jacob, dans le 14<sup>e</sup> arrondissement, ses pas avaient résonné, rencontrant toute l'équipe du Seuil. Là-bas, il avait retrouvé son vieil ami Emmanuel Roblès, fondateur de la collection Méditerranée, qui l'avait révélé et révélé des écrivains tels que Mohammed Dib, Ahmed Sefrioui, Marie Susini, et bien d'autres. Autour d'une table, chez René<sup>i</sup> et Jeanine Nouvelle, des amis dont l'amitié remontait aux années quarante, le poids du temps et les souvenirs de la Kabylie avaient été évoqués.

Feraoun avait rencontré René Bouillet<sup>ii</sup> qui lui avait tendu une opportunité : un poste prestigieux au Quai d'Orsay, une porte ouverte vers les coulisses du pouvoir. Mais après un entretien avec Jacques Vimont<sup>iii</sup>, une autre figure du Quai d'Orsay, Feraoun refusa. Discussions feutrées, regards échangés. Ils avaient parlé de l'Algérie, de ses blessures, de ses espoirs. Vimont, diplomate chevronné, et Feraoun, écrivain sincère, deux mondes qui se frôlaient, se heurtaient, mais se comprenaient. Entre les volutes de cigarette et les discussions passionnées, Feraoun portait en lui l'histoire tourmentée de son pays, l'Algérie. Ses yeux, derrière les fines lunettes, scrutaient les visages, cherchant des réponses dans les regards des autres. Son

engagement était ailleurs, dans les mots, les pages, la quête de vérité. Il avait préféré les chemins discrets de la littérature aux lambris dorés des ministères.

Et puis, Feraoun avait rencontré Malraux. André Malraux<sup>xiv</sup>, écrivain, aventurier, résistant, homme politique et intellectuel. Leur rencontre : un moment suspendu dans le temps. Ils avaient probablement évoqué la littérature, la guerre, l'humanité. Deux voix qui se mêlaient, deux regards qui se croisaient.

Mais le regard de Mouloud Feraoun, lui, était tourné vers l'Algérie, vers les montagnes de sa terre natale. Les chemins qui montaient et descendaient portaient en eux les mémoires et les histoires de tout un peuple. Mouloud Feraoun était à Paris, non seulement pour les mots qu'il écrivait, mais aussi pour les silences qu'il portait en lui. Il avait donné une voix aux humbles, aux déracinés, aux oubliés, comme un poète des montagnes, murmurant les secrets de l'âme algérienne dans le tumulte des rues parisiennes. Il aimait à dire : « *Je ne suis ni français, ni intégrable* ». Cette phrase résonnait comme un écho des profondeurs de son âme. Elle était à la fois une déclaration d'identité et un cri de résistance. Dans cette simple phrase, Feraoun exprimait sa complexité, sa dualité, et son refus d'être réduit à une seule étiquette. Ni français : Feraoun, bien qu'étant admiratif de la culture française, ne se considérait pas français. Il était conscient de sa différence culturelle, de ses racines kabyles, et de l'empreinte indélébile de l'Algérie sur son être. Il ne pouvait se dissoudre dans l'identité française sans renier une partie essentielle de lui-même. Ni intégrable : Cette partie de la phrase est encore plus puissante. Elle révèle le refus de Feraoun d'accepter l'assimilation forcée. Être « intégrable » signifiait se conformer aveuglément aux normes et aux valeurs françaises, abandonner sa propre identité au profit d'une uniformité artificielle. Feraoun, en tant qu'écrivain et témoin de son temps, refusait de se plier à cette pression. Cette phrase lourde de sens est un rappel poignant que l'identité est complexe, fluide, et qu'elle transcende les frontières nationales. Feraoun était un homme de mots, de convictions. C'était d'ailleurs à cause de cela qu'il était à Paris.

Mouloud Feraoun était à Paris parce qu'il avait émergé avec la force tranquille des oliviers centenaires. Il portait en lui les secrets de la terre, les murmures des vents et les éclats de soleil sur les crêtes. Ses yeux reflétaient la sagesse des ancêtres. Ils avaient vu les saisons se succéder, les récoltes abondantes et les sécheresses cruelles. Dans leur éclat, on lisait l'histoire d'un peuple, les rires des enfants dans les ruelles, les chants des femmes dans les champs et au lavoir. Mouloud Feraoun était à Paris parce qu'il était un écrivain, un témoin de son temps, un passeur entre deux mondes.

Avec Mahfoud Kaddache, Feraoun avait signé la pétition demandant grâce de cent cinquante condamnés à mort du FLN-ALN. Cette pétition visait à intercéder en faveur de ces détenus, dont la vie était en jeu. La grâce, dans ce contexte, consistait en la remise intégrale, la réduction ou la commutation de la peine. Il s'agissait d'une pétition qui cherchait à influencer les autorités judiciaires ou politiques pour épargner la vie de ces prisonniers.

Mahfoud Kaddache était à Paris en ce mois de décembre 1958 non parce qu'il était professeur d'histoire, mais en sa qualité de président des Scouts musulmans algériens depuis 1957. Avant cette date, il était depuis 1953 commissaire général des scouts musulmans algériens. Il avait émergé tel un gardien des étoiles, porteur d'une histoire tissée dans les fils d'or de l'Algérie. Son âme, forgée par les vents du destin, résonne encore dans les recoins oubliés de la mémoire collective algérienne. Énigmatique et sage, il se tenait au carrefour des mondes. Dans les ruelles labyrinthiques de la Casbah d'Alger, Mahfoud Kaddache se tenait comme un gardien des étoiles. Son regard, profond comme un puits d'eau pure, reflétait les secrets des générations passées. Dans chaque éclat de ses yeux, l'histoire d'un peuple s'écrivait

en lettres d'or. Ce personnage fascinant avaient de nombreuses qualités : - La sagesse ancestrale. Il était le dépositaire des sagesse transmises par les anciens. Leurs voix résonnaient en lui, tissant une toile invisible reliant le passé au présent. Il savait que chaque pierre de la Casbah portait les souvenirs des générations, que chaque cour intérieure cachait des secrets enfouis depuis des siècles. - Le chant des étoiles. Les nuits étoilées de la Casbah étaient son refuge. Il levait les yeux vers le ciel, cherchant des réponses parmi les constellations. Les étoiles murmuraient des histoires anciennes, des légendes oubliées. Il écoutait, absorbant leur lumière, devenant lui-même une étoile dans le firmament de la mémoire. - Le gardien des mots. Il était un conteur. Assis sous l'ombre des figuiers, il racontait les légendes de la Casbah. Les scouts se rassemblaient autour de lui, leurs yeux brillants d'admiration. Il leur parlait des héros oubliés, des amours perdus, des trésors cachés dans les murs de la vieille citadelle. - Le silence des pierres. La Casbah avait ses secrets, ses douleurs muettes. Mahfoud Kaddache les entendait. Il savait que chaque fissure dans les murs racontait une histoire, que chaque porte close cachait des drames et des espoirs. Il marchait dans les ruelles, touchant les pierres usées, écoutant les murmures du passé.

En tant que chef scout, Mahfoud Kaddache était honnête, fiable et respectait les valeurs du scoutisme. Il savait que l'intégrité est essentielle pour inspirer la confiance des jeunes et des autres adultes. Il avait cette capacité à communiquer efficacement et était capable d'écouter attentivement, d'exprimer clairement ses idées et de résoudre les conflits de manière constructive. Il montrait l'exemple et guidait les jeunes dans leurs activités. Ses décisions étaient éclairées. Le scoutisme étant varié et dynamique, il était prêt à s'adapter aux différentes situations, aux besoins des jeunes et aux défis qui se présentaient. Il était patient pour enseigner de nouvelles compétences, gérer les comportements et encourager la croissance personnelle. Sa créativité rendait les réunions et les sorties mémorables. Comprendre les émotions et les besoins des jeunes était essentiel pour lui ; ce qui faisait de lui un chef scout empathique. Il était doté d'un esprit d'équipe et maîtrisait des compétences telles que le camping, la navigation, les premiers secours, etc. Il était passionné par le scoutisme et croyait en son potentiel pour changer la vie des jeunes. Il faut dire qu'il était convaincu que le scoutisme est un voyage d'apprentissage continu. Ce fut pour toutes ces raisons et bien d'autres que Mahfoud Kaddache s'était retrouvé à Paris en ce mois de décembre 1958.

En décembre 1958, âgé de 68 ans, Charles de Gaulle se tenait au seuil d'une nouvelle ère. Ses épaules portaient le fardeau des espoirs et des attentes d'une nation en quête de stabilité et de renouveau. Le Général - le peuple le nommait ainsi, avec un mélange de respect et d'admiration - avait déjà marqué l'histoire. Son retour au pouvoir en mai 1958 avait été une réponse à l'appel désespéré de la crise dite algérienne. Mais ce n'était que le prologue d'une saga plus grande encore. Ses traits étaient ceux d'un homme déterminé. Sa silhouette semblait défier le temps et les tempêtes politiques. Les cheveux grisonnants, ébouriffés par les vents de l'Histoire, encadraient un front, siège de ses pensées profondes. D'aucuns diront que le général portait l'uniforme militaire avec une élégance austère. L'étoile brillait, symbole de son autorité et de sa vision. Mais il faut reconnaître là où on se trouve que ce n'était pas seulement un militaire. C'était un visionnaire, un architecte de la République à venir. Ses mains avaient manié la plume autant que l'épée. Il avait écrit des pages d'histoire, et il en écrira encore. On comprendra par la suite qu'il avait la prestance d'un homme ayant marché sur les champs de bataille, mais aussi la sagesse d'un homme qui avait médité dans les bibliothèques, nécropoles du savoir.

En décembre 1958, il avait devant lui l'immense tâche de réformer la France, de lui donner une nouvelle constitution, de la guider vers un avenir incertain mais prometteur. Dans les couloirs feutrés de l'Élysée, il prenait des décisions qui allaient façonner le destin de millions de citoyens. Les murmures des conseillers, les dossiers empilés sur son bureau, les petits mots de sa nièce,... tout cela était le décor de sa mission. Il était le capitaine d'un navire en pleine mer, naviguant entre les écueils de l'histoire. De Gaulle était un homme de paradoxes. Sa voix, grave et solennelle, pouvait résonner comme un oracle antique ou comme un commandement militaire<sup>v</sup>. Il parlait peu, mais chaque mot était pesé, chaque phrase était une pierre ajoutée à l'édifice de la République. Il avait l'aura des grands hommes, celle qui transcende les époques et les querelles partisans.

En décembre 1958, le général Charles de Gaulle était à la croisée des chemins. Il avait devant lui un pays en mutation, des rêves à réaliser, des défis à relever. Son portrait, figé dans le temps, rappelle que les grands hommes ne sont pas seulement des acteurs de leur époque, mais aussi des étoiles qui guident une destinée collective.

Le 17 décembre 1958, s'était tenue à Paris la première réunion du Haut comité de la jeunesse sous sa présidence. Cette réunion avait marqué la création du Haut-commissariat à la jeunesse et aux sports au sein du ministère de l'éducation nationale. Le général, en tant que dirigeant de la V<sup>e</sup> République nouvellement instaurée, cherchait à promouvoir l'engagement des jeunes dans la société et à développer des politiques pour leur bien-être et leur épanouissement.

Le plus important pour Mouloud Feraoun et Mahfoud Kaddache s'était joué au palais de l'Élysée. C'était là que Charles de Gaulle avait pris ses fonctions en tant que dernier président du Conseil de la IV<sup>e</sup> République avant de devenir président de la V<sup>e</sup> République. À l'instigation de Germaine Tillion, l'Élysée les attendait, et le général de Gaulle avait convoqué cette rencontre. « *Une fille sympathique* » nommée Geneviève de Gaulle avait orchestré le tout. Feraoun se souviendra de son sourire bienveillant, de la façon dont elle avait su le mettre à l'aise<sup>vi</sup>.

Dans les couloirs feutrés de l'Élysée, là où les ombres murmurent des secrets, les trois âmes s'étaient croisées. Le général de Gaulle, imposant et résolu, attendait dans son bureau. Les murs, chargés d'histoire, semblaient retenir leur souffle. Les rideaux épais tamisaient la lumière, créant une atmosphère solennelle.

Mouloud Feraoun, l'écrivain au regard sombre, et Mahfoud Kaddache, le fonctionnaire discret, pénétrèrent dans la pièce. Leurs regards se croisèrent, porteurs d'espoir et de détermination. Ils étaient les porte-paroles silencieux d'un peuple en quête de liberté. Leurs pas résonnaient comme les battements d'un cœur collectif.

Germaine Tillion, femme de courage et d'intelligence, avait orchestré cette entrevue. Elle était peut-être convaincue que les mots pouvaient être des armes plus puissantes que les canons. Elle avait tissé des fils invisibles entre ces trois esprits, les reliant par-delà les frontières et les idéologies.

Et puis, il y avait Geneviève de Gaulle, la nièce du général. Son rôle était discret mais essentiel. Elle avait ourdi cette toile complexe, tissant des alliances improbables. Dans l'ombre, elle avait tracé les contours d'un dialogue qui changerait peut-être le cours de l'histoire.

Ces âmes, tels des étoiles convergentes, s'étaient retrouvées dans ce sanctuaire de pouvoir et de mystère. Leurs destins s'entrelaçaient, tissant une trame invisible, chargée d'espoir et de révolution. Le général, avec sa stature altière, incarnait la force brute, la volonté inébranlable. Mouloud Feraoun, l'écrivain, portait en lui les mots, les rêves, les cris étouffés de tout un

peuple. Mahfoud Kaddache, discret et méthodique, était le lien entre les coulisses et la lumière crue de l'Histoire.

Dans cette pièce, le temps s'était figé. Les horloges avaient cessé de tic-tac. Seuls les murmures des ombres persistaient, comme des échos lointains d'un futur incertain. Et tandis que les rideaux tamisaient la lumière, ces âmes se préparaient à écrire une nouvelle page de l'Histoire, à graver leurs noms dans le marbre des siècles à venir.

L'entrevue entre le général de Gaulle, Mouloud Feraoun, et Mahfoud Kaddache se déroula sans secrétaire ni procès-verbal. Seuls des voix, des regards et des convictions emplissaient la pièce. Feraoun prit la parole en premier, sa voix vibrant d'émotion. Il évoqua les villages brûlés, les enfants orphelins, les cris dans la nuit. Il parla de l'Algérie meurtrie, de ses rêves d'indépendance. Kaddache, à son tour, partagea les rapports qu'il avait rédigés. Il mentionna les noms des disparus, les tortures infligées, les corps jetés dans des fosses anonymes. Il parlait au nom des sans-voix, des oubliés. Ils ont tous les deux plaidé pour l'indépendance de l'Algérie.

Le général écoutait attentivement, prenant des notes. Ses yeux scrutaient les visages. Il comprenait l'urgence, la douleur. Il savait que l'Algérie était un brasier, que la France devait faire un choix crucial.

La réunion prit fin. Les trois hommes se levèrent. Ils se saluèrent sobrement, conscients que leurs paroles étaient des étoiles dans la nuit. Le général conservera précieusement ces notes. Elles seront les fragments d'un futur incertain.

L'Élysée retrouva son silence, mais quelque chose avait changé. Un peu d'eau avait arrosé les graines de l'indépendance de l'Algérie qui allaient germer bientôt. Ainsi se clôtura cette page confidentielle de l'Histoire. Trois voix, trois destins, un bureau à l'Élysée. Et dans le vent qui soufflait à travers les fenêtres, on entendait le murmure des générations futures, portant le rêve d'une Algérie libre et indépendante.

Au Quai d'Orsay, au Haut comité de la jeunesse, à l'Élysée, Mouloud Feraoun et Mahfoud Kaddache ont laissé bonne impression. Ils ont surtout laissé une empreinte indélébile. Ils repartirent dans les rues de Paris, les yeux emplis d'étoiles et de souvenirs. Ils savaient que l'Algérie avait besoin d'eux, que leurs mots étaient des lueurs d'espoir dans la nuit sombre de l'Histoire. Ils rentraient en Algérie, portant toujours en eux une dualité : l'amour pour leur pays et la quête de justice pour son peuple.

Dans les ombres de la Villa Lung, là où les vents murmurent des secrets, Mouloud Feraoun rêvait d'un avenir radieux pour son Algérie bien-aimée. Les étoiles, complices silencieuses, éclairaient ses nuits solitaires. Il imaginait les rues animées de sa ville d'adoption et les ruelles de son village natal, les enfants courant librement, les sourires illuminant les visages fatigués. L'indépendance était un doux refrain dans son cœur. Il la voyait comme une aube nouvelle, un jour où les chaînes de l'oppression seraient brisées, où chaque âme aurait le droit de chanter sa propre mélodie. Les mots qu'il écrivait, les histoires qu'il racontait, tout cela était tissé de l'espoir d'une nation libre.

Mais le destin est parfois cruel. Quatre jours seulement avant la signature des accords d'Évian, la vie de Mouloud Feraoun fut tragiquement interrompue. Les balles assassines de l'OAS le privèrent de voir l'aurore de cette indépendance qu'il avait tant désirée. Son sang se mêla à la terre, et ses rêves furent emportés par le vent.

Pourtant, quelque chose persiste. Dans les pages de ses livres, dans les souvenirs de ceux qui l'ont connu, dans les chants des poètes et des révolutionnaires, l'esprit de Mouloud Feraoun survit. Il est là, telle une étoile lointaine, guidant les générations futures vers la liberté. Son sacrifice, son amour pour son pays, tout cela résonne encore dans les cœurs des Algériens.

Et lorsque les vents soufflent à travers les montagnes, portant avec eux l'odeur de la terre et le parfum des oliviers, on peut entendre le murmure de Mouloud Feraoun. Il parle d'espoir, de courage, et de ce futur incertain qu'il n'a jamais vu de ses propres yeux. Mais il sait, là où il repose, que l'Algérie est en train de fleurir, que les graines de l'indépendance ont trouvé racine. L'indépendance, comme une rose épanouie, s'ouvre lentement. Et quelque part, dans l'invisible, Mouloud Feraoun sourit, sachant que son sacrifice n'a pas été vain. Son amour pour son pays brille toujours, comme une étoile dans la nuit, guidant l'Algérie vers sa destinée lumineuse<sup>vii</sup>.

Mahfoud Kaddache, tel un gardien des étoiles, avait consacré sa vie à la quête du savoir et à l'éveil des consciences. Dans les salles de classe poussiéreuses, il a continué d'enseigner bien plus que des mots. Il transmettait l'amour pour la patrie, l'histoire vivante, les racines profondes qui unissaient chaque Algérien.

Ses yeux pétillaient d'intelligence, et sa voix, douce comme une brise d'été, captivait ses étudiants. Elle les guidait à travers les méandres du passé, leur faisant découvrir les héros anonymes, les luttes silencieuses, les pages oubliées de l'Algérie. Chaque tableau noir était une fresque d'histoire et d'espoir, chaque craie blanche, un sésame vers la liberté.

En dehors des amphithéâtres et des salles de classe, Mahfoud Kaddache se plongeait dans les livres, dans les archives poussiéreuses. Il était un chercheur infatigable, déterrando les vérités enfouies, les récits interdits. Les nuits se faisaient courtes. Il voulait que l'Histoire soit tissée de vérité, non de mensonges.

Ses écrits, ses conférences, ses débats étaient autant de graines semées dans le sol fertile de l'Algérie. Il savait que la connaissance était une arme puissante, que chaque mot prononcé pouvait ébranler les fondations de l'injustice. Il était un éclaireur, un phare dans la nuit, montrant la voie vers une Algérie fière et éclairée.

Mahfoud Kaddache ne s'est jamais reposé. Il deviendra l'historien incontournable de cette nouvelle ère, traçant les lignes du passé, reliant les étoiles de la révolution. Ses livres devinrent des trésors, des fenêtres ouvertes sur l'âme de l'Algérie. Il y racontait les sacrifices, les espoirs, les rêves brisés et les victoires chèrement acquises.

Dans les universités, les bibliothèques, les cafés, on continue de parler de lui. Il est le gardien de la mémoire, le gardien des étoiles. Et lorsqu'il marchait dans la rue, les jeunes le saluaient avec respect. Ils savaient que derrière ce visage paisible se cachait une bibliothèque vivante, une encyclopédie d'amour pour l'Algérie.

Mahfoud Kaddache, l'enseignant, le pédagogue, le chercheur et l'historien, avait écrit son nom dans les étoiles. Son héritage brille au-dessus de l'Algérie, guidant les générations futures vers la lumière<sup>viii</sup>. Et dans le vent qui souffle à travers les siècles, on entend le murmure de sa voix, portant le rêve d'une Algérie ancestrale et éternelle.

## Notes

<sup>i</sup> René Nouvelle, instituteur dans la banlieue parisienne. Membre du Service civil international (SCI) qui avait ouvert quelques chantiers en Algérie et délégué plusieurs volontaires. Dans *Lettres à ses amis* (Éditions du Seuil, 1969), figure une précieuse correspondance née des rapports amicaux entre les deux hommes qui allaient dépasser le cadre du SCI dont ils étaient tous les deux membres adhérents.

<sup>ii</sup> René Brouillet était un diplomate français qui a occupé des postes importants au Quai d'Orsay. Il devint secrétaire général à la présidence du Conseil pour les affaires algériennes. Durant la IV<sup>e</sup> République, il a été premier conseiller à Berne (1951-1953), puis au Saint-Siège (1953-1958). Son parcours diplomatique l'a conduit à traverser des moments clés de l'histoire, où les enjeux politiques se mêlaient aux aspirations de la jeunesse. Son rôle était crucial dans les débuts de la V<sup>e</sup> République. Brouillet a

également joué un rôle important dans les synergies entre la diplomatie gaullienne et l'action du pape Paul VI en faveur de la paix et du développement.

<sup>iii</sup> Jacques Vimont a été nommé directeur du personnel au Quai d'Orsay à compter du 2 octobre 1958. À cette époque, la V<sup>e</sup> République venait d'être instaurée en France, marquant un bouleversement institutionnel.

<sup>iv</sup> En décembre 1958, André Malraux occupait le poste de ministre chargé de la Radio, de la télévision et de la presse dans le gouvernement présidé par René Coty et dirigé par le président du Conseil Charles de Gaulle. Plus tard, il a également été ministre des Affaires culturelles de janvier 1959 à juin 1969 sous la présidence de Charles de Gaulle et les premiers ministres Michel Debré, Georges Pompidou et Maurice Couve de Murville. Ses engagements et ses contributions ont laissé une marque indélébile dans l'histoire culturelle et politique de la France.

<sup>v</sup> Debray, Régis ; *À demain de Gaulle*, Paris, Gallimard, 1990, 138 p. (Collection Le Débat).

<sup>vi</sup> Feraoun, Mouloud ; *Journal, 1955-1962*, Paris, Éditions du Seuil, 1962, (Collection Méditerranée), p. 287.

<sup>vii</sup> Mouloud Feraoun a laissé de nombreux romans et un essai. Nous avons recensé par ordre chronologique de publication ce qui suit : **1.** *Le Fils du pauvre*, Cahiers du nouvel humanisme, 1950 (réédité au Seuil en 1954). **2.** *La Terre et le sang*, Seuil, 1953. **3.** *Jours de Kabylie*, Éd. Baconnier, 1954. Réédité par le Seuil en 1968 et illustré par Charles Brouty. **4.** *Les Chemins qui montent*, le Seuil, 1959. **5.** *Les Poèmes de Si Mohand* (essai), Éditions de Minuit, 1960. **6.** *Journal 1955-1962*, le Seuil, 1962. **7.** *Lettres à ses amis*, le Seuil, 1969. **8.** *La Cité des roses*, éd. Yamcom, 2007.

<sup>viii</sup> Mahfoud Kaddache a laissé un précieux héritage. Nous avons recensé par ordre chronologique de publication ce qui suit : **1.** *L'Algérie dans l'antiquité*, Alger, SNED, 1972, 227 p. **2.** *Histoire du nationalisme algérien, question nationale et politique algérienne, 1919-1951*, 2 vol., Alger, SNED, 1980 et 1981, 1113 p. **3.** *L'Algérie médiévale*, Alger, SNED, 1982, 187 p. **4.** *L'Algérie durant la période ottomane*, Alger, Office des publications universitaires, 1991, 239 p. **5.** *L'Algérie durant la période coloniale*, Alger, Office des publications universitaires, 1998, 239 p. **6.** *L'Algérie des Algériens, de la préhistoire à 1954*, Paris, Paris-Méditerranée ; Alger, EDIF 2000, 2003, 785 p. **7.** *Et l'Algérie se libéra*, Paris, Paris-Méditerranée ; Alger, EDIF 2000, 235 p. **8.** *L'Algérie des Algériens, de la préhistoire à 1954*, Paris, Paris-Méditerranée ; Alger, EDIF 2000, 2003, 785 p.